

Preface de *La Cité ivre* de Sotiris Patatzis

Editions Casterman 1962

Les petites villes ont bien des avantages sur les grandes. Les moindres gestes, les moindres faits y sont connus de tous. Chacun y est plus vulnérable et doit se bâtir contre les mensonges et la curiosité un rempart de convention, d'anonymat, de silence. Mais derrière cet anonymat, ce silence, fermentent mille désirs secrets, mille passions inassouvies. Les grandes passions, cela est bien connu, éclosent dans les petites villes, dans la monotonie du temps qui s'écoule et n'en finit pas, dans chaque promenade publique où la soumission à la routine quotidienne engendre des révoltes muettes, insoupçonnées. Il faut savoir percer le secret des façades closes, voir à travers ces fenêtres qui se ferment dès le crépuscule, se méfier de ces cafés où, en apparence, il ne se passe rien. Dans cet univers en miniature, le romancier, l'écrivain, le poète découvre alors un autre monde, le véritable monde, celui de la solitude, du tête-à-tête avec soi-même. Chaque génération, dans les petites villes, le porte en elle et le transmet mystérieusement à la suivante avant de l'emporter dans la tombe. Mais il arrive aussi qu'il se révèle brusquement, à la faveur d'événements imprévus. Alors, chacun en profite pour jeter un instant le masque, pour laisser voir son vrai visage ; chacun, brusquement, se met à vivre.

Et vivre, dans ces conditions-là, vivre, dans tout le sens du terme, c'est découvrir soudain tout ce qui vous entoure, c'est devenir l'explorateur de soi-même, de ses voisins, de ses parents, de ses amis. Il arrive alors que tout s'écroule, il arrive aussi que tout devienne beauté ou féerie, selon le monde que l'on porte en soi-même. Ces catastrophes ou ces féeries soudaines qui broient le cœur des hommes silencieux et les révèlent à eux-mêmes sont, au fond, le vrai sujet de *La Cité ivre*.

Car un tel événement imprévu se produit dans la petite ville grecque de *La Cité ivre* : un beau jour, des comédiens s'installent sur la place, montent leur tente, jouent Shakespeare. Est-ce tout ? N'est-ce que cela ? Non. Ces comédiens sont des êtres humains assez étranges, inquiétants ou séduisants, selon les cas, pour obliger chacun à faire son choix : la jeune première surtout, Réna, cette jeune femme égarée dans ce monde provincial comme un poisson des mers du Sud dans une rivière morne et froide, attise les passions et les haines, bouleverse les hommes, scandalise les femmes. Mais il ne faut pas croire que l'amour seul suffirait à tout expliquer : à travers leur amour ou leur désir pour Réna, les hommes de la petite ville sont à la recherche de leur propre vérité. C'est leur amour ou leur haine pour leur voisin, leur ami de chaque jour, leur compagnon de jeu ou de travail qui s'exprime sous cette forme déguisée, à travers ce rêve impossible. Pour les uns — le proviseur et le théologien — il s'agit d'épouser Réna ; pour d'autres — comme Sixdoigt, Nicolas ou Bês — il suffit de respirer son odeur, d'effleurer ses formes, de la sentir comme une fleur ou une fée, mais... chacun, en vérité, est à la recherche de lui-même dans l'univers qui est le sien, celui d'un lycée, celui des saints, des buffles ou des chèvres. Voici que tout cet univers se transforme et gravite autour de Réna : buffles, chèvres, saints, élèves, professeurs deviennent, comme sur d'anciennes fresques, les habitants d'un fabuleux pays où les rapports quotidiens sont bouleversés pour le meilleur et pour le pire. Et chacun alors, en sentant vaciller ce qui constituait jusqu'à ce jour son monde familial, avec ses fausses certitudes et ses fausses vérités, se raccroche à quelque symbole issu du plus profond de lui-même et dont il n'avait jamais deviné l'existence. Pour le proviseur, c'est un platane qui a perdu ses feuilles et dont il découvre brusquement l'atroce nudité. Pour le théologien, c'est la consternante découverte que les mots dont on se sert pour parler de Dieu peuvent aussi servir à parler des femmes. Pour le jeune Nicolas, c'est la

quête d'un ramier d'or. Pour les gens de la plaine, c'est la révélation du monde des anguilles dont ils ne s'étaient jamais souciés jusqu'alors et dont l'existence mystérieuse, la naissance et la mort cachées se confondent obscurément pour eux avec les mystères de l'homme, de sa naissance, de sa mort. Au milieu de ces bouleversements qui agitent jusqu'aux êtres les plus simples, jusqu'aux paysans dégénérés par la malaria et jusqu'à Bés, l'idiot du village (le plus beau, le plus poétique personnage de *La Cité ivre*), seul l'inénarrable chef de la police ne comprend rien, ne voit rien et reste identique à lui-même. Mais n'est-ce pas, en tout temps, en tout lieu, un des privilèges de la police d'être toujours immuable et de croire pourtant qu'elle fait tourner la terre ?

La terre tourne, en effet, dans *La Cité ivre* (peut-être parce qu'elle est ivre elle aussi), la terre tourne sans autorisation de la police. Et la force qui sourd de ces paysans, de ces hommes de la plaine et de la ville est un peu comme celle qui fait tourner la terre et qui contraint les hommes à tourner avec elle, *sans le sentir*. C'est une vérité que devrait méditer jeune moustachu de la *Cité ivre*, personnage admirablement grotesque à force de présomption et d'esprit dogmatique et qui n'a finalement d'autre mérite que d'être poitrinaire. Au lieu de chercher à mourir comme ils le souhaitent, la force qui sourd de ces hommes les contraint à chercher à vivre, à vivre *quand même*, une fois le rêve terminé, une fois la cité dégrisée, une fois Réna partie.

Je ne sais si ce livre apportera au lecteur français ce qu'il apporte au lecteur grec. L'auteur, Sotiris Patatzis, né dans un village de Messénie dans le sud du Péloponnèse, à transplanté dans *La Cité ivre* des souvenirs et des images des plaines, du fleuve, des hommes, de son enfance. Mais en réalité, s'il a écrit un livre grec, il n'a pas écrit un livre sur la Grèce. Toutes les petites villes du monde peuvent avoir une plaine, un fleuve, des idées, des pharmaciens, des proviseurs et, surtout, des chefs de la police. Ce livre est grec comme on peut dire qu'un platane ou qu'un fleuve est grec. Ses feuilles sont les mêmes qu'ailleurs, son courant est le même qu'ailleurs, mais avec, cependant, une sorte de parenté fraternelle avec les hommes, ces hommes simples, aux prises avec le désespoir et la vérité : des hommes grecs.

Jacques Lacarrière.